

I
LE TRAIN

Au temps de sa jeunesse Fortépaulle habitait une vieille maison dans un bourg du Nivernais. Son père et sa mère y avaient été estimés comme l'étaient ses deux frères restés au pays. On ne distinguait guère les hommes de la famille. On disait : les Fortépaulle, du moins ceux qui les connaissaient ou qui avaient suffisamment vécu au bourg pour en prendre les usages.

Les Fortépaulle s'inquiétaient peu du destin du monde. Ils vivaient petitement dans un petit univers occupé de voisins malades et de malédictions climatiques. Ni plus ni moins que d'autres ils buvaient les images et entendaient les secousses de l'univers. C'étaient des gens comme on soupçonne peu qu'il en existe encore ; des gens qui ne bougeaient pas, des gens pour qui ne s'était jamais brisé le circuit des promenades. Des gens comme il en existe des millions, ignorés de ceux qui bougent, comme ils devinrent

étrangers à notre Fortépaulle qui, depuis quelques années, avait fui les murs gris et les toits pentus, poussé par un besoin de partir que nulle nécessité n'expliquait, que nul atavisme connu ne laissait prévoir.

Les vieux Fortépaulle étaient morts et enterrés. Les trois frères ne se voyaient plus guère. Chacun d'eux porte encore marqués sur le corps les signes physiques de leur sang commun : un mufle de sanglier, un corps râblé et velu que le temps n'atteint pas. Les âges de leur vie les maintiennent, uniformément laids, solidement plantés sur leurs jambes et poilus dans les oreilles.

Le monde allait de mal en pis, satisfaisant les augures les plus sinistres dont les prédictions n'étaient guère risquées à virer du gris au noir. Plus qu'on ne l'imagine, la mémoire des guerres reste vive. Elle est entretenue dans les replis du cerveau, enflée par l'imaginaire des armes absolues et par la certitude que des silos de mort parsèment le globe. Elle ne semblait plus devoir être le fait de paysans transformés en artilleurs mais celui d'un petit groupe de gens, d'un petit club très sélect qui s'amusait gravement à avancer la pendule du temps du monde.

La désertification fut la clef des événements survenus dans ces années. Avec le dépérissement des prairies chancelèrent les économies. Dans les régions fertiles le désordre fut général. Dans les autres, le paysage se dégradait en un faciès inférieur – c'est du moins ce que répétaient les pré-

sentateurs de télévision soucieux de rester dans le vague qu'autorise tout langage technique.

Affolés de faim, les peuples du Sud migrèrent et leurs vagues se brisèrent contre le brutal égoïsme des peuples du Nord. Cette meurtrière alchimie cristallisa des idées révolutionnaires. Du tréfonds surgirent des personnages à forte trempe. Les deux grands monstres n'osaient se lever face contre face. Durant deux années les conférences succédèrent aux sommets. Enfin, poussés par leurs peuples manipulés, les alliances décidèrent une paix armée. Avant même qu'un conflit ne soit déclaré on conclut un pacte, s'assurant mutuellement que les armes classiques seraient seules admises dans les jeux guerriers qui devenaient inéluctables. Les Nations Unies manifestèrent une joie mesurée.

La mobilisation se fit dans un mois d'août finissant.

Des hommes si proches étaient déjà partis de ce même quai de gare. Des hommes habitués au soleil des matins d'août dans la vigne proche ou ici, au village. Des garçons de vingt ans, solides, les yeux émerillonnés, le visage barré d'une gros-

se moustache, suivis de femmes silencieuses ou éplorées qui essuyaient leurs mains aux tabliers, portaient les enfants ou soutenaient les jeunes épouses.

Des hommes si proches, partis un matin d'août 14 ou de septembre 39. Des Fortépaulle comme lui, drus, ensués, soutenant la première chaleur du matin blanc avec la dignité désolée de la terre déserte et des outils rangés. Les femmes s'arrêtaient au bas de l'avenue pour que les adieux n'empiètent pas sur le temps de la guerre qui commence au quai de la gare. Alors on se serrait, on s'embrassait, un peu gauches, pressés d'en finir. Enerrer l'odeur de la femme qui durera jusqu'au lendemain, peut-être même jusqu'aux lieux inconnus : les hauts de Meuse, les terres grasses de la Woëvre, la Champagne, l'Artois...

*

Le maire en redingote et ses adjoints empesés et les femmes, comme la grand-mère Fortépaulle, qui tombaient d'un coup, le sang glacé, devant la patronne ou la voisine sans un cri, sans un mot. Le grand silence crêpé du deuil.

Des femmes vacantes d'être laissées en tête à tête avec l'enfant et le vieillard. Les maisons aveuglées derrière les volets clos, sous le soleil voilé d'une fin d'août. Le silence des rues enfouies sous les arbres.

Enfance de mon père à qui, au moindre cri joyeux, au moindre battement de mains on disait : « Pense à ton père. » La guerre est une grande femme veuve dont le mari revient, parfois.

Une mouche bleue voletait de-ci, de-là, en bourdonnant. On entendait, de temps en temps, un froissement de feuilles. La mouche se posait sur les reproductions photographiques, au-dessus des banquettes, se frottant les pattes sur un vieux donjon, sur le dos d'une vache. Par la vitre ouverte près de laquelle il était assis, Fortépaulle se laissait caresser par l'air encore frais d'un petit matin d'août parfumé des lourdes feuillées qui roussissaient. Il était seul dans la voiture et le train attendait, silencieux.

À la demie, trois hommes vinrent partager son destin. Deux jeunes de vingt ans, quasi-imberbes, le troisième, d'une trentaine d'années déjà rubicond et bedonnant. Les jeunes gars étaient accompagnés de leurs parents comme pour un départ au pensionnat. Ils restèrent un long temps sur le quai se disant des riens, tout doucement,

comme pour apaiser la colère des grands de ce monde.

On se reconnaissait et posait son bagage pour serrer la main, sans parole, sans soupir. Fortépaulle contempla un jeune couple qui se soudait longuement. Très loin sur la place, quelques gendarmes, à peine une patrouille.

L'espace ensoleillé et poussiéreux du compartiment s'habita. Un frémissement d'air, quelques piailllements d'alouettes. L'horloge de la gare marquait cinq heures. Fortépaulle s'appuya sur l'oreillon de la banquette. Il aimait sa solitude. La petite ville où il revenait pour cet ultime départ ne provoquait en lui aucune solidarité d'enfance, aucune complicité de souvenirs. Il n'avait revu ni ses frères ni les quelques rares de sa connaissance. Un train de la capitale l'avait déposé cette même nuit sur le quai, en face. Il avait décidé la continence des sentiments et la chasteté des émotions. De temps à autres il jetait sa pensée jusqu'au cimetière proche où dormaient ses parents. Il frissonna.